

Les secrets du poème

Claude Beausoleil

Number 68, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21107ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

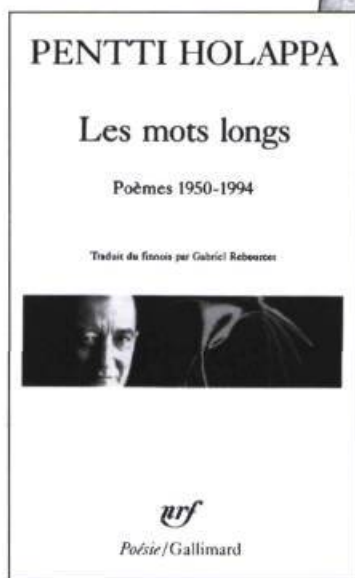
[Explore this journal](#)

Cite this article

Beausoleil, C. (1997). Les secrets du poème. *Nuit blanche*, (68), 24–25.

Les secrets du poème

Par
Claude Beausoleil



La poésie est un langage qui oscille entre le dévoilement et le secret. Entrer *Dans l'atelier du poète* de René Char¹, c'est se confronter avec lui à la matière telle qu'elle se déploie pour décrypter ce qui demeure l'objet sensible de la poésie, le poème en soi. D'où vient le poème ? Quel en est son tracé ? Où a-t-il été donné à lire ?

Ces questions et bien d'autres au sujet de la poésie (abordées dans des lettres, des articles, des commentaires, des collaborations avec des peintres) sont reprises dans le magistral ouvrage de la collection « Quarto » consacré à l'œuvre poétique de René Char. Des documents, des variantes aux textes publiés, des notes explicatives, permettent de saisir sur le vif qu'un livre est un objet vivant, né des mots et du hasard, de rencontres et de coups de cœur autant que du travail et de l'obstination du poète. René Char et ses territoires imaginaires sont débusqués à la lettre dans cet imposant monument offert à sa poésie. À la fois simple et savant, l'ouvrage a été mis en scène par Marie-Claude Char qui a choisi de présenter les textes dans leur version initiale. L'ensemble est un véritable plaisir de lecture et de découverte. À lire, à méditer et à savourer pour les variantes, les détails qui foisonnent et disent comment le

poème se faufile entre le quotidien et l'éternité et parle en chaque « fraîcheur de solstice / et de détours de tête ». *Dans l'atelier du poète* est un hommage vivant et sensible à René Char qui est né et est mort à l'Isle-sur-Sorgue dans le Vaucluse. En 1954 paraissait son recueil *À la santé du serpent*, avec une lithographie de Joan Miró. On y lit : « Regarde l'image téméraire où baigne ton pays, ce plaisir qui t'a longtemps fui ».

Lionel Ray : un classique moderne

Syllabes de sable de Lionel Ray² est un recueil construit avec méticulosité autour du sonnet et de ses règles. Le poète choisit ici la forme fixe mais laisse aller son imagination à travers les limites de cette forme brève. Vrais sonnets ? Non. Plutôt ruses, déroutées, ailleurs qui se tracent un chemin entre les « syllabes » de vie et les impressions plus sombres. La ville, la

nuit, l'écriture et la solitude sont au rendez-vous de ces poèmes graves et un peu distants que Lionel Ray construit avec la sagesse et la mélancolie qui lui permettent de voir dans la poésie un chant intérieur aux mille ramifications. Il écrit :

« tu cherches la lettre perdue
parmi les paroles errantes
tu cherches un nom dans un ailleurs
sans lieu ».

Le « sable » c'est le temps, les choses qui s'érodent, les sens qui fuient. Il y a la marche, ce mouvement simple du corps, l'immensité de l'ombre et comme toujours chez Lionel Ray, la poésie :

« Ton lieu est vers le dehors
dans la nuit de toute langue,
tu vis en lisière,
corps exilé, corps étranger ».

La poésie est cette ombre qui accompagne la vie, cette sorte de « voix de l'intérieur du bleu... » Elle mesure et redit « rien ne pèse ni mot ni sable ». Depuis *Les métamorphoses du biographe*

paru en 1974, Lionel Ray poursuit une recherche poétique exigeante. Rigoureuse et scandée, sa poésie, « Parole traversée », demande :

« Y aurait-il un sens
même indistinct
à ce qui est sans visage
à cet éparpillement ? »

Pentti Holappa et Jules Laforgue

Poète finlandais qui nous visitait à l'automne 1996 dans le cadre du Festival international de poésie de Trois-Rivières, Pentti Holappa est un observateur précis de la froide réalité de vivre. *Les mots longs*³ rassemble un choix de poèmes parus entre 1950 et 1994 (traduits du finnois par Gabriel Rebourcet) donnant à lire sa désespérance et sa vision cinglante du réel. Il écrit au scalpel.

« Les hommes marchent à fleur de terre.
Ils n'ont pas d'ailes.

Les oiseaux passent par-dessus les toits et regardent vers la terre :
les hommes semblent trop nombreux, et ils sont dangereux. »

Poète du noir, de la raison comme de la déraison, poète aussi marqué par une sorte d'existentialisme nordique, Pentti Holappa est né en 1927, a été journaliste et libraire. Il a fondé en Finlande une revue culturelle, *L'instant présent*. Ses poèmes révèlent souvent une version violente de l'impossible communication humaine.

« Ainsi je ferme mes sens à la douleur des autres.

De la main je te salue dans ma voiture
cependant que je contourne le pôle de la solitude. »

Jules Laforgue est peut-être le poète français du XIX^e siècle pour lequel la musique et la poésie se sont le plus intimement confondues dans un même élan vers le sens qui, de « complainte » en « complainte », d'imagination en rêverie, s'est donné comme une introspection sonore, musicale jusqu'à la jonglerie. T. S. Elliot le considère comme un des plus grands. On y revient souvent quand on parle de poésie de la modernité naissante, de la quotidienneté aussi. Il annonce Prévert, déjoue Mallarmé. Le Jules Laforgue des *Complaintes*⁴ est à lire et relire pour sa simplicité sans concession, son harmonieuse manie de tout prendre avec des ailes et de rester léger comme le « vent » :

« Le vent assiéger

Dans sa tour,
le sortilège

De l'amour ;
Et, pris au piège,

Le sacrilège
Geint Sans retour. »

Juan Gelman

C'est le poète luxembourgeois Jean Portante qui a traduit les poèmes qui composent *Obscur ouvert*⁵ de l'Argentin Juan Gelman. Poésie de la cadence et de la sensualité, poésie du rythme d'être avec tout ce que cela comprend de passion et de retours, *Obscur ouvert* regroupe des poèmes choisis sur une trentaine d'années de création. Cette anthologie personnelle permet de voir comment le poète a travaillé à partir d'une même pulsion, la langue et éros, pour tenter, en fait, de cerner sa propre manière de percevoir la réalité :

« que ta salive mouille comme
rosée de tendresse / ou
noce solaire de ta salive
menant à pierre la parole ».

Juan Gelman est né à Buenos Aires en 1930. Il vit au Mexique depuis 1976. *De palabra* (préfacé par Julio Cortázar) est le recueil contenant ses poèmes de l'exil. Sa poésie est une sorte d'hymne à la vie avec ce qu'elle contient de courage et d'excès. Elle chante, saccadée, au cœur des autres voix, celles des poètes comme celles des « rossignols », « dans le grand ciel de la poésie ».

Anise Koltz

*Le mur du son*⁶ d'Anise Koltz offre des poèmes qui vont à l'essentiel, au début des choses, à la mère, à la mort, à la suite. Qui est cette femme qui vient d'une femme et qui poursuit sa marche ? Voilà la question directe et pourtant énigmatique que pose cette poésie brève, ramassée, elliptique sans être obscure. Sur un rythme rapide, cadencé – « Le temple blanc / de mes os / fut érigé/pour qui ? » – s'exprime la quête d'Anise Koltz. Sa poésie, sous une apparente sérénité, dit les plus implacables réalités : vie et mort, terre et meurtrissure. « Les paroles changent le connu / le silence aussi / Il n'y a que l'inconnu / qui sauve le connu ». Avec une intense densité, cette poésie traverse le mur du sens. Anise Koltz est née en 1928 au Luxembourg où elle vit toujours. Elle organise les journées littéraires de Mondorff, rassemblant des poètes de nombreux pays pour des lectures de poèmes et des discussions autour de la poésie.

Louis-René Des Forêts

On dit parfois d'un livre qu'il est difficile, faisant suivre d'un silence cette assertion. On dit parfois d'un livre qu'il nous échappe et c'est avec respect qu'on le dit. Les textes de Louis-René Des Forêts me produisent toujours un peu cet effet de

mise à distance comme lecteur, d'une lointaine complicité sans main tendue, plutôt dans la tension même, sans bras ouverts, sans filet. *Ostinato*⁷ est un beau livre qui pour moi ne déroge pas à cette règle d'éloignement, d'extrême condensation tournée vers sa propre lumière. Bref, *Ostinato* ne livre pas tous ses secrets et en cela peut-être justement me fascine et demeure un livre ouvert. Je lis : « Nul n'est là pour le guider vers la sortie et quand il y parviendrait tout seul, nul ne se hâtera pour l'accueillir. » J'y reviens, le reprends, le relis. Ce livre fragmenté parle, je l'entends, d'espace poétique, d'exigence intérieure. Ses mots tremblent au seuil du noir, ou du silence, mais il garde son secret. Obstinément, il m'échappe, s'échappe. En cela, je le tiens pour un des livres les plus étranges lus dernièrement. Essai, réflexion, fiction, poème en prose, fragments d'un tout qui lui aussi fuit. Peut-être cela et autre chose. Errance et prolongement, doute et affirmation, le paradoxe joue ici de toutes ses rumeurs. Je lis de Louis-René Des Forêts : « Errant en somnambule d'un vestige à l'autre sans s'y attarder, non par impatience d'arriver à destination, mais désir de se perdre dans l'idée que moins il s'y retrouvera plus il a de chances de rester fidèle à la vérité d'une vie qui présente au regard rétrospectif tous les signes de l'égaré. »

Il y a des poèmes qui emportent leur secret jusqu'au silence de l'autre, « vision contemplative », « bête hurlant sa détresse dans la solitude... » Louis-René Des Forêts ferme son livre par une phrase en italique : « L'esprit doucement s'endort, il n'y a que le cœur qui se souviennent. » Je reprends ma lecture à travers les « craquements nocturnes de la peur ». La poésie est peut-être un secret innommable. **NS**

1. *Dans l'atelier du poète*, par René Char, « Quarto », Gallimard, Paris, 1996, 1 002 p. ; 55 \$.

2. *Syllabes de sable*, par Lionel Ray, Gallimard, Paris, 1996, 170 p. ; 27,50 \$.

3. *Les mots longs, Poèmes 1950-1994*, par Pentti Holappa, traduit du finnois par Gabriel Rebourcet, « Poésie », Gallimard, Paris, 1997, 197 p. ; 12,95 \$.

4. *Les complaintes*, par Jules Laforgue, « GF », Flammarion, Paris, 1997, 184 p. ; 13,95 \$.

5. *Obscur ouvert*, par Juan Gelman, traduit de l'espagnol par Jean Portante, Phi, Echternach-Luxembourg / Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1997, 127 p. ; 12 \$.

6. *Le mur du son*, par Anise Koltz, Phi, Echternach-Luxembourg / Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1997, 125 p. ; 12 \$.

7. *Ostinato*, par Louis-René Des Forêts, Mercure de France, Paris, 1997, 233 p. ; 28,95 \$.